

peu de progrès. Les Baliens fabriquent des étoffes avec le coton qu'ils récoltent; mais ils ne savent pas les peindre. Ils sont plus habiles à faire leurs armes de guerre; tous leurs cris sont très-ornés. Ils font aussi des armes à feu, et savent sculpter le canon de leurs fusils; mais ils achètent les batteries des Européens. Les Tchandas qui n'appartiennent à aucune caste, ne peuvent demeurer dans les villages, ils sont potiers, tanneurs, teinturiers et distillateurs.

BORNEO.

Au nord de Java s'étend Borneo, la plus considérable des îles connues; elle est comprise entre le 7^{me} parallèle nord et le 4^{me} parallèle sud, et entre le 107^{me} et le 116^{me} méridien à l'est de Paris. Sa longueur est de 270 lieues, et sa largeur de 225. Elle a une forme plus arrondie que les autres îles de l'archipel oriental; ses côtes sont moins découpées par des bras de mer profonds; cependant elle a plusieurs baies et des ports nombreux; quelques-uns n'ont pas encore été examinés. Borneo est entouré d'une grande quantité de petites îles et d'ilots rocailleux.

La grande largeur de Borneo a jusqu'à présent apporté des obstacles insurmontables à la curiosité des Européens. Aucun n'a pénétré dans les parties centrales de cette île; on n'en sait donc que ce que les indigènes, peuple ignorant, ont raconté aux Européens qui s'étaient autrefois établis dans ce pays ou à ceux qui, dans leurs voyages, ont relâché sur ses côtes. Les renseignements obtenus de cette manière s'accordent sur plusieurs points. Il paraît probable qu'à une dis-

tance de trente milles des côtes, le terrain de Borneo continue à être marécageux et couvert de broussailles touffues; cependant il est habité et assez cultivé; plus avant il devient montagneux, de vastes forêts, de grands arbres l'ombragent, elles sont remplies d'animaux sauvages; c'est là que se trouve cette espèce de grand singe nommé en malais orang-outang (homme des bois). S'il faut s'en rapporter au récit des Malais, cette partie centrale est également habitée; ils assurent que plusieurs des marchandises qui se vendent aux Européens, s'apportent de cantons éloignés de vingt jours de route de la mer.

Suivant une ancienne tradition, il existe dans le centre de l'île un lac d'où tous ses fleuves découlent; on peut conjecturer que l'origine en est due à un plateau marécageux, inondé dans la saison des pluies. Les rivières les mieux connues des Européens, sont celles de Borneo, dans le nord-ouest, de Passir, dans l'est, de Bendjarmassin, dans le sud, de Pontiana et de Soecadana dans l'ouest. On les a remontées, dans des canots, jusqu'à cinquante milles de l'Océan; jamais les Européens et très-rarement les Malais ne sont allés plus haut; d'après la nature du pays on ne peut supposer qu'elles ne sont navigables beaucoup plus avant, ce qui est un empêchement de plus pour pénétrer dans le pays; les Européens en

rencontrent d'assez puissans dans les Musulmans qui habitent sur les côtes; ceux-ci s'efforcent d'accaparer tout le commerce, et de prévenir toute communication des indigènes de l'intérieur avec les Chinois ou les Européens.

Quoique située sous l'équateur, Borneo n'éprouve point de chaleurs insupportables. Le climat des parties septentrionales ressemble à celui de Ceylan; l'abondance des arbres y entretient de la fraîcheur; ils sont arrosés par un grand nombre de belles rivières dont plusieurs se jettent dans la baie de Malondou sans former des barres à leur embouchure. C'est dans cette partie de l'île que s'élève le Kinibalou, un des plus hauts sommets de la principale chaîne de montagnes. Des volcans et des tremblemens de terre, bouleversent souvent l'île.

Les brises de mer, les vents qui descendent des montagnes, et depuis novembre jusqu'en mai des pluies continuelles, rafraîchissent l'atmosphère. Le thermomètre varie peu à Soccadana, sur la côte de l'ouest; il ne descend guère au-dessous de 82° ($22^{\circ} 20'$), et s'élève rarement au-dessous de 94° ($27^{\circ} 55'$).

On trouve de l'or et des diamans, à peu de profondeur, dans des terrains d'alluvion; dans le nord on exploite des pierres de taille; les forêts renferment des arbres d'une hauteur prodigieuse;

quelques-uns donnent d'excellens bois de construction ; le benjoin , le sang-dragon , l'arek , le rotin y sont communs : on dit que les muscadiers et les girofliers forment des bocages dans les cantons montagneux du sud-ouest. Le camphrier est très-commun. On cultive principalement le riz ; le betel , le poivre , le gingembre , le coton obtiennent aussi les soins des insulaires.

Indépendamment des ourangs-outangs , cette grande île a aussi des éléphants , des tigres , des sangliers , des buffles , des cerfs-axis , et beaucoup d'autres quadrupèdes sauvages , ainsi qu'une infinité d'oiseaux qui , la plupart , ressemblent peu à ceux d'Europe. Les hirondelles salanganes sont très-nombreuses le long des rivages. Les abeilles sont si abondantes que la cire est un objet considérable d'exportation.

Les côtes et les embouchures des rivières sont habitées par des Mahométans , qui sont un mélange de Sumatranais , de Javanais , de Malais , d'Arabes et de Bougghis ou naturels de Célèbes ; il faut ajouter à cette population issue d'étrangers , des Biadjous ou aborigènes de Borneo , qui ont embrassé l'islamisme. Toute cette race des côtes est perfide , rapace et singulièrement adonnée à la piraterie ; les Européens n'ont pu jusqu'à présent établir de relations sûres avec elle. Il est donc très-remarquable , dit un Anglais , que des

Chinois , sans armes et sans protection , commerceront sans difficulté sur une côte si fatale aux Européens ; cependant leurs cargaisons sont précieuses , et ils n'ont rien pour les défendre. Mais la raison de la différence du traitement que les Chinois éprouvent , ne vient-elle pas de ce que les habitans des côtes de Borneo ne craignent nullement que ce peuple asiatique les trouble jamais dans la possession de leurs territoires , tandis que ce qui s'est passé à Sumatra et surtout à Java , leur fait appréhender que les Européens , sous prétexte de vouloir trafiquer , ne s'établissent à demeure dans l'île , et ne chassent ceux qui en occupent le littoral.

Les chefs ou radjahs de ces états pirates , ont chacun un ou plusieurs repaires , d'où , aidés par le climat pestilentiel des cantons baignés par la mer , ils ont constamment repoussé les Européens , en leur faisant éprouver des pertes considérables. Les navires de commerce qui sont mouillés près de l'île , doivent toujours se tenir sur leurs gardes , et être prêts à repousser une attaque.

Les indigènes de Borneo sont , comme les habitans des côtes , Malais d'origine , mais plus anciennement établis dans l'île. On les appelle Biadjous , ou plus correctement Viahdjias , nom évidemment sanscrit : on en appelle quelques

tribus malem, mot qui en hindoustani signifie montagnards. Les exemples que l'on a recueillis de leur langue, renferment beaucoup de mots communs au malai et au sanscrit. Ils n'ont pas de caractères pour l'écrire. Ces indigènes de Borneos'appellent eux-mêmes Eïdaans ou Dayaks : ils ont le teint plus clair que les Malais, sont d'une haute stature, d'une constitution robuste, et d'un caractère extrêmement actif et brave, mais en même temps féroce et sanguinaire. Les principaux s'arrachent une ou plusieurs dents incisives, pour en substituer d'autres en or; ils se peignent le corps de diverses figures, et n'ont pour vêtement qu'une ceinture. Ils demeurent dans de grandes cabanes en planches, dans lesquelles il n'y a aucune cloison, et qui renferment quelquefois cent personnes.

Les Alforeses ou Haraforas indigènes, dans la plupart des îles de l'Archipel oriental, ne paraissent guère différer des Eïdaans que par un teint plus bronzé et par l'extrême longueur des oreilles. Les danseuses de cette tribu, recherchées par les Européens, font admirer leur souplesse dans des pantomimes généralement licencieuses.

Les mœurs des Eïdaans offrent des particularités remarquables qui rappellent, en quelque sorte, celles des Battas de Sumatra. Tout Eïdaan doit quelquefois tremper ses mains dans le sang

humain; c'est une nécessité pour lui. Aucun ne peut se marier avant de montrer la tête d'un ennemi qu'il a tué. Ils mangent la chair de leurs ennemis, et boivent dans leurs crânes. Les ornemens de leurs cabanes sont les crânes et les dents de leurs ennemis; ce sont des objets recherchés; on dit qu'il en était autrefois de même à Sumatra, où les insulaires n'avaient d'autre signe d'échange que ces affreux trophées.

Les Eïdaans croient que leurs dieux reçoivent avec plaisir les victimes humaines, et les plus pauvres se cotisent pour acheter un esclave, ou une misérable créature humaine, dont le prix n'est pas cher, afin de pouvoir participer tous au mérite de l'offrande. Leurs armes sont de longs coutelas et des soumpittans, tube de bois long de six pieds, et creux, dont ils se servent pour lancer, en soufflant, des flèches empoisonnées à une extrémité; l'autre est munie d'un morceau de liège, dont la dimension remplit la cavité du tube. Les Eïdaans sont familiarisés avec la connaissance des substances vénéneuses. Le poison qu'ils emploient pour leurs flèches est le suc d'un arbre dont les Européens n'ont pas encore déterminé l'espèce.

Malgré ces habitudes barbares et sanguinaires, les Eïdaans ne sont pas de purs sauvages. Ils cultivent la terre, et portent le produit de leur tra-

vail à la côte, où ils l'échangent contre du sel avec les Biadjous et les Malais. Les masses de sel tiennent lieu de monnaie dans les marchés. Ils ne se font pas scrupule de nourrir des pourceaux, et voient avec plaisir les Européens en manger, chose qui fait horreur aux Malais. Ils regardent ceux-ci comme plus civilisés qu'eux-mêmes, puisqu'ils ont une religion, tandis qu'eux n'ont que des superstitions grossières.

On peut considérer les Biadjous comme appartenant à la même race que les Eidaans et les Haraforas. Leurs mœurs ont été modifiées par les habitudes de la vie maritime. Ils sont réellement une espèce de Zingaris ou de pêcheurs errans, qui habitent dans des bateaux pontés. Ils vont d'une île à une autre; ils voyagent toujours vers celle qui est sous le vent, profitant, pour leurs courses, des variations de la mousson. Quelques-uns de leurs usages ressemblent à ceux des insulaires des Maldives. Tous les ans ils offrent leur sacrifice au dieu du mal, en lançant à la mer une petite barque chargée des fautes et des infortunes de toute la nation, qu'ils supposent devoir retomber sur l'équipage du bateau qui aura le malheur de la rencontrer.

Les Biadjous de la côte nord-ouest de Borneo sont plus civilisés que les autres; quand les Anglais avaient une colonie dans l'île de Balamba-

gan, ils l'approvisionnaient de riz, de volaille et d'autres denrées. Les Malais les nomment Orang-Laout (hommes de la mer). Ces Biadjous pêcheurs ont des bateaux de six à sept tonneaux; ils ont avec eux leurs familles; ils pêchent jusqu'à sept ou huit brasses de profondeur les svallos, ou tripangs. Ils plongent aussi dans la mer pour les en retirer, les tripangs noirs, qui sont les plus recherchés, se tenant beaucoup plus bas; quelques-uns pèsent une demi-livre. On les vend aux Chinois à raison de quatre à cinq piastres fortes le picoul. Des Biadjous demeurent près de la mer, dans les îles qui entourent Borneo, et à l'embouchure des fleuves; leurs maisons sont élevées sur des poteaux: c'est parmi ces derniers que l'on trouve des Musulmans.

Sur la côte nord-est de Borneo habitent les Orang-Tedongs ou Terrouns, peuple sauvage qui paraît être une autre variété de la race des Eidaans. Ils occupent les rives des fleuves et arment des navires avec lesquels ils exercent la piraterie dans l'archipel des Philippines et le long des côtes orientale de Borneo. Ce sont des hommes hardis et robustes qui, dans leurs croisières, vivent principalement de sagou. Les habitans de Mindanao et de quelques autres îles, affectent de les mépriser; mais quand ils les rencontrent dans les Philippines qui sont leur proie commune, ils ne

s'inquiètent pas les uns les autres. On prétend que ces Orang-Tedongs mangent quelquefois de la chair humaine. Leurs bateaux sont petits; les planches en sont cousues ensemble, ils les dépiècent et les emportent ainsi par morceaux à travers les terres, quand les bâtimens armés espagnols les ont enfermés dans une baie. Leur conduite envers leurs prisonniers est extrêmement cruelle; souvent ils mutilent les plus forts, ou bien les abandonnent sur des îles désertes. Ils vendent une grande quantité de sagou aux insulaires de Soulou, qui ensuite le revendent aux jonques chinoises.

Une autre classe de Biadjous est errante dans Célèbes, Borneo et les Philippines, c'est un mélange de différentes nations, telles que Chinois aux cheveux longs et plats, de Javanais à la gorge nue, avec la barbe et les moustaches arrachées, et de Macassars aux dents noires et luisantes. On dit que leur religion est l'islamisme et le bouddhisme; les femmes ainsi que les hommes prennent part à la conduite des bateaux.

En comparant Borneo sous les rapports de la civilisation et de la culture avec les autres pays de l'archipel d'Asie, dont on connaît la population, on ne peut estimer celle de cette île à plus de 3,000,000 d'habitans, malgré son immense étendue.

Les insulaires de la côte septentrionale de l'île ont une tradition suivant laquelle leur pays fut autrefois sujet de la Chine. Cependant lorsque les Portugais y abordèrent en 1530, ils trouvèrent l'islamisme solidement établi sur tout le littoral.

Borneo, sur la côte nord-ouest, est la résidence d'un sultan qui régnait autrefois sur toute l'île. Elle est à 10 milles de la mer sur un fleuve de même nom, par $4^{\circ} 56'$ de latitude nord, et $112^{\circ} 24'$ de longitude à l'est de Paris. Le fleuve est navigable pour de gros navires à une certaine distance au-dessus de la ville; son embouchure étroite est gênée par une barre sur laquelle il y a rarement plus de dix-sept pieds d'eau de mer haute; l'eau est salée jusqu'à la ville; le milieu du fleuve a à six brasses de profondeur; c'est là que sont mouillées les jonques chinoises dont il arrive tous les ans une demi-douzaine d'Emouy, port de la province de Fou-Kian. Ces jonques portent à la Chine une grande quantité de bois noir dont on fait des meubles; le reste de leurs cargaisons consiste en rotins, bambous, écorce de girofle, svallo ou tripangs, nids d'oiseaux, écailles de tortue et camphre excellent. Les Chinois profitant de la bonne qualité des bois de l'île, construisent souvent à Borneo des jonques de 500 tonneaux qu'ils expédient chargées dans leur pays. Ce peuple actif et laborieux a dans le voisinage de